



# Christophe Molmy

## Le taulier de la

# BRI

**Homme de terrain et d'action, Christophe Molmy avait toujours rêvé de rejoindre la BRI avant d'en prendre la tête en 2013. Connu pour avoir arrêté le célèbre Antonio Ferrara, il n'a pas hésité à aller sur le terrain avec ses hommes lors de l'assaut de l'Hyper Cacher ou du Bataclan. Sans faire toujours l'unanimité. Portrait.**

**« Mes collègues en commissariat font du bon travail et il y a d'excellents flics. Mais moi, ce n'est pas mon élément. J'aime chasser, trouver des pistes, gérer mes indics »**

**P**our trouver Christophe Molmy, le patron de la Brigade de recherche et d'intervention (BRI), il faut se perdre dans les méandres du célèbre « 36 », franchir deux contrôles avant d'accéder aux flics de l'Antigang, logés dans les deux derniers étages du bâtiment. Près de l'entrée trône un bouclier criblé d'impacts. C'est celui de la colonne d'assaut entrée dans l'Hyper Cacher, porte de Vincennes, en janvier 2015. Dans les couloirs, des hommes de la force d'intervention rapide (FIR) se tiennent prêts à partir immédiatement en voiture, moto ou bateau en cas d'alerte.

L'accueil de cet homme de 47 ans, grand et sec, est cordial, mais le commissaire est un peu sur la réserve et redoute de se confier. Entre l'enquête parlementaire sur les attentats de novembre 2015 et les rivalités entre unités d'intervention, le contexte est tendu. Ses moindres paroles seront disséquées par ses chefs, mais aussi par le Raid ou le GIGN. De quoi le rendre d'une prudence de Sioux et choisir, parfois, le silence. « *Surtout, ne titrez pas "l'hyper flic" ou quelque chose comme ça, lance Christophe Molmy en guise d'introduction. Ça va encore faire jaser et d'ailleurs, ce n'est pas vrai. On a juste une mission anticommando en plus du judiciaire* », assure-t-il. C'est cette prérogative qui les a conduits, lui et ses hommes, à être envoyés en premier au Bataclan lors de l'attaque terroriste de novembre dernier.

« *Le Raid a été formé sur le modèle de la BRI, rappelle-t-il. Nous avons une spécificité à la brigade de Paris : nous faisons à la fois du judiciaire comme bras armé de la Crim, avec de la surveillance de suspects et des interpellations, et aussi du contre-terrorisme.* » L'Antigang a aussi ses propres indics dans le milieu. Si une information mérite une enquête, la BRI contacte le service de police judiciaire compétent et travaille en collaboration avec lui. « *Le judiciaire, c'est 200 interventions par an,*



L'un des hommes de la BRI, lors d'un exercice de descente en rappel depuis le sommet de la tour Montparnasse en 2013



Christophe Molmy, dans son bureau situé au célèbre 36 quai des Orfèvres



explique-t-il. *C'est important car c'est là que mes hommes s'aguerrissent, acquièrent plus de sang-froid et apprennent à s'adapter à des situations diverses et changeantes.* »

D'ailleurs, s'il est devenu flic à la BRI, c'est avant tout pour ce type d'interventions qui peuplent son quotidien. « *Je n'ai choisi ce métier que pour le banditisme. Ne me demandez pas pourquoi. Je ne suis jamais allé sur le divan* », avouait-il d'ailleurs en avril 2015 à *Libération*. Mais il tente une explication sur cette vocation depuis l'enfance : « *J'ai été bercé avec Starsky et Hutch. Jacques Mesrine, l'ennemi public numéro un, a été abattu presque sous les fenêtres de ma grand-mère, par Robert Broussard, le patron de l'Antigang. Je n'étais pas là, mais l'histoire m'a marqué.* »

## PRISES D'OTAGES, BRAQUAGES ET GO-FAST

Pour atteindre son Graal, il se lance alors dans des études de droit et réussit le concours de commissaire. Dès la sortie de l'école, il demande à intégrer la BRI mais sera finalement affecté au commissariat de Villejuif. Il s'y sent frustré : « *Mes collègues en commissariat font du bon travail et il y a d'excellents flics. Mais moi, ce n'est pas mon élément. J'aime*

*chasser, trouver des pistes, gérer mes indics.* »

D'ailleurs, l'aventure tourne court puisque, deux ans plus tard, il est appelé pour occuper un poste d'adjoint à la BRI de Marseille entre 1997 et 2000. Hervé Lafranque, son patron de l'époque, se souvient : « *Je l'ai connu bébé flic. Il avait à la fois un côté jeune un peu fou et, en même temps, une certaine assurance. Et j'ai senti un vrai enquêteur. Ce mélange m'a plu et je l'ai fait venir.* »

Le « chasseur » est désormais dans son élément. « *Marseille, c'est extraordinaire sur le plan professionnel, avec des bandits mythiques. J'ai commencé par la surveillance d'un chimiste de la French Connection qui venait d'être libéré et qui voulait rouvrir un labo clandestin. J'étais jeune et je travaillais sur des types qui étaient dans des films. C'était un rêve de gosse.* » Il découvre le terrain à coups de prises d'otages, braquages ou go fast et se fait un nom en traquant Antonio Ferrara, l'une des figures du grand banditisme de l'époque. Après quatre ans de cavale, la BRI parvient à le serrer. Mais lui est en vacances. « *Je trépassais comme un gamin, et je ne pouvais rien faire* », se souvient-il. « *On a réalisé de beaux coups ensemble, se remémore Hervé Lafranque. Je me souviens de braqueurs interpellés en flag juste avant qu'ils n'attaquent un fourgon blindé qui livrait La Poste. Ils ont sorti les armes,*

## L'arrestation de Ferrara lui vaudra les honneurs de la presse mais aussi une certaine rancœur de la part de collègues lui reprochant « d'avoir joué perso » en cachant l'intervention aux autres services

*il y a eu une course-poursuite et on les a coincés. On a été un couple efficace !* » Au fil des interventions, une amitié et une estime réciproque se tissent entre les deux hommes. Son chef marseillais nommé à Paris propose alors à son poulain de rejoindre l'Office central de répression du banditisme (OCRB), toujours comme adjoint. Il y restera six ans.

Là-bas, Christophe Molmy recroise la route d'Antonio Ferrara. On est en 2003. Alors que ce dernier s'est spectaculairement évadé de la prison de Fresnes à l'aide d'explosifs et de fusils d'assaut, Molmy et ses hommes retrouvent sa trace au Peanut's Café, rue de Bercy. La scène qui s'ensuivra à des allures de roman policier. Ferrara sort une arme au moment où le flic lui balance deux coups de poing en pleine tête avant de l'arrêter. « *Il y est allé de bon cœur, se souvient Hervé Lafranque. Christophe s'est cassé la main. Peu après, on a mangé une pizza avec Ferrara et il lui a dédié son plâtre.* »

Un coup de filet qui lui vaudra les honneurs de la presse mais aussi une certaine rancœur de la part de collègues lui reprochant « d'avoir joué perso » en cachant l'intervention aux autres services de la PJ. « *Quand Martine Monteil est arrivée comme directrice centrale de la PJ en 2004, elle s'est séparée de Molmy et de Lafranque, car ils n'avaient pas été réglo dans l'affaire Ferrara, raconte un ancien collègue. C'est une attitude qu'on critique très souvent chez Molmy, il est prêt à marcher sur les copains* », complète ce dernier. « *C'était des affaires de clans, des règlements de comptes, affirme Christophe Molmy. J'étais étiqueté comme proche de Roger Marion, l'ancien directeur central adjoint de la police judiciaire. La PJ fonctionnait beaucoup par cordée : quand le chef tombait, il emmenait tout le monde avec lui. C'est les aléas de la carrière... Mais je ne lui en veux pas.* »

Malgré cette réputation qui le précède, l'homme est nommé responsable de la PJ de Seine-et-Marne, puis du Val-d'Oise, avant de rejoindre l'unité de coordination des forces d'intervention qui harmonise le

travail entre le Raid, la BRI et le GIGN. « *Je suis un policier gendarmo-compatible, dit-il en souriant. C'est pour ça qu'on m'a mis là. Ma famille a apprécié : pas de nuits ni de week-ends d'astreinte. J'ai beaucoup appris, mais pour moi c'était un peu trop calme.* » Puis il part à l'Office central pour la répression des violences aux personnes. Il n'y restera que quelques mois avant de se voir enfin proposer en 2013 le poste rêvé de patron de la BRI. « *Christophe est ambitieux, mais il n'a pas manigancé pour obtenir ce job, explique Hervé Lafranque. Il place la réussite de ses dossiers avant celle de sa carrière.* »

## « J'AI CRU QUE J'ALLAIS ME FAIRE VIRER »

La chanson *Happy* de Pharrell Williams vient interrompre l'interview. Molmy décroche son portable. C'est pour une intervention. Un homme fiché S serait retranché chez lui avec sa mère. Branle-bas de combat dans les couloirs, les hommes de la FIR descendent rejoindre leurs véhicules. Quelques minutes plus tard, les précisions arrivent : c'est un homme perturbé psychologiquement, refusant son internement en psychiatrie et barricadé dans sa chambre avec une bombe lacrymogène. Plusieurs coups de téléphone se succèdent : « *Comment ça, vous ne partez pas ?* », interrogent les autorités. « *On ne va pas aller interpellé une personne qui n'est même pas armée et qui n'a pas d'otage !* », répond le patron. « *Mais il est fiché S...* », reprend l'interlocuteur. « *Aujourd'hui, on peut être fiché S pour pas grand-chose* », rétorque-t-il avant de raccrocher. Un échange qui en dit long sur la tension permanente à la préfecture et sur la place de plus en plus importante du contre-terrorisme à la BRI. Un contexte pas toujours facile à gérer, d'autant que l'Antigang rassemble beaucoup de caractères forts, des flics investis et engagés. « *Le management d'un tel service se fait beaucoup à l'affectif, explique Christophe Molmy. Il faut être très pré-*



**« Après les attentats, on a eu droit à une commission d'enquête. Il a fallu que je mette les points sur les i avec un député qui nous parlait comme à des mis en examen »**

sent. On joue peu sur le grade, on est proche des mecs. Il faut beaucoup écouter, tenir compte de l'expérience. Mais ensuite, le rôle d'un patron est de trancher. On s'engueule parfois. Mais j'aime ça. » Né à Saint-Denis en 1969, en Île-de-France, ce fils d'ouvrier « devenu cadre sup à la force du poignet » ne renie pas ses origines modestes. « À 16 ans, j'étais sur les chantiers pour gagner un peu d'argent. C'est aussi cette histoire qui fait que je suis toujours collé à la base. » « Il exige beaucoup de ses collaborateurs, déclare le commandant Jean (\*), un des chefs de groupe de la BRI. Mais il exige ce qu'il s'impose à lui-même. Il sait ce qu'il veut. Le dialogue est toujours possible, même s'il décide. Il assume ses décisions et défend toujours le service. Il est accrocheur dans la négociation et ne lâche pas facilement. »

Son quotidien, c'est aussi et surtout beaucoup d'administratif et des batailles interminables pour obtenir des moyens de travailler. La BRI a reçu près de 3 millions d'euros grâce au pacte de sécurité décidé par le gouvernement après les attentats de novembre, ce qui a permis d'acheter du matériel. Une somme qui reste juste alors que les effectifs vont augmenter fortement. Et puis, il y a cette affaire qui fait tache, celle d'une touriste canadienne emmenée après une soirée bien arrosée dans les locaux de l'Antigang et victime d'un viol présumé. Le parquet vient de demander le renvoi aux assises de deux policiers, mais les juges d'instruction ont finalement décidé d'un non-lieu dans cette affaire. « J'ai cru que j'allais me faire virer sur cette affaire, se souvient Molmy. C'est inqualifiable, je suis furieux ! » On sent le chef trahi. Il n'en dira pas plus, secret de l'instruction oblige. L'affaire n'est d'ailleurs pas finie car l'avocate de la touriste a fait appel de cette décision.



## LA TERRIBLE INTERVENTION AU BATACLAN

Depuis, les attentats sont passés par là et ont resoudé la brigade. Lors de l'assaut contre Amedy Coulibaly à l'Hyper Cacher de Vincennes en janvier, le chef a voulu être avec ses hommes dans une colonne. « Je ne me voyais pas attendre et laisser mes hommes risquer leur vie sans être avec eux au cœur de l'action », explique-t-il. Son choix a provoqué beaucoup de discussions dans le service, voire de l'agacement. Certains ont apprécié, d'autres pas. Où était sa juste place ? « Il n'y a pas une bonne réponse, c'est la mienne, je suis fait comme ça », tranche-t-il.

Mais c'est l'intervention du Bataclan, en novembre dernier, qui a laissé le plus de traces. « C'était une vision d'horreur, on marchait dans le sang. Des blessés agrippaient les chevilles de mes hommes qui progressaient. Certains ont pu faire des garrots pour tenter de les sauver... On a beaucoup parlé après, entre nous, avec un psy. » Les familles de policiers ont été touchées par ricochet. Certaines ont fait pression pour que le mari ou le père quitte l'unité. « Personne n'est parti, souffle Christophe Molmy. Au contraire, ça a renforcé l'esprit de corps. »

Mais ce qui fait souffrir le chef de la BRI, c'est le manque de reconnaissance. « Le monde entier est venu nous voir. Les Américains nous ont félicités, là-bas, on aurait été des héros. Et ici, on a eu droit à une commission d'enquête, soupire Christophe Molmy. Je ne suis pas contre le retour d'expérience. Mais lors de la reconstitution, il a fallu que je mette les points sur les i avec un député qui nous parlait comme à des mis en examen. »

Dernières paroles au goût amer en date, celles de Georges Fenech, député Les Républicains et président de la commission d'enquête sur les attentats de 2015. « Pourquoi l'Antigang a-t-il géré la di-

Christophe Molmy (à droite), accompagné de Jean-Michel Fauvergue, le patron du Raid (à gauche) et du colonel Hubert Bonneau, à la tête du GIGN (au centre)



rection des opérations alors que nous avons deux forces d'élite spécialisées : le Raid qui, ce soir-là, n'a été que force d'appoint et le GIGN, qui est resté cantonné quai des Célestins ? », a-t-il déclaré. Blessé, Christophe Molmy s'oblige à garder le silence. « Je ne fais pas de politique, je suis un républicain. Mais j'ai dit que le préfet et le ministre ont fait admirablement leur travail pendant les attentats. Cela a pu déranger certains. Mais c'est vrai, donc je le dis. » « Christophe morfle, même s'il n'en dit pas grand-chose, avoue Hervé Lafranque. Il se retrouve pris dans des combats politiques et ce n'est pas son élément. » Un flic de la brigade, lui, commente la polémique sans prendre de gants : « Au Bataclan, nous, on a tiré une dizaine de coups de feu et on a fait le boulot. Pas 1 500 cartouches comme le Raid à Saint-Denis. Et là, il n'y a pas eu de reconstitution... »

## « JE FAIS UN MÉTIER VIOLENT MAIS JE L'AI CHOISI »

En dépit des critiques et des doutes, le taulier de la BRI fait ce qu'il sait faire : adapter en permanence son unité à l'évolution de la menace. Après une formation sur l'islam radical pour les négociateurs et la création de la force d'intervention rapide, il prépare désormais un projet de formation au combat urbain avec son homologue libanais.

Difficile de découvrir l'homme au-delà de la fonction. Un ami mentionne un hobby, le bricolage. Il a presque entièrement refait sa maison. Le taulier de la BRI a aussi publié, en avril 2015, son premier polar, *Les Loups blessés* (éditions La Martinière). Mais il refuse d'en parler aujourd'hui. « Vu le contexte, je ne voudrais pas qu'on pense que je me fais de la pub sur le dos des victimes des attentats », déclare-t-il. Dans les interviews de l'époque, il racontait cependant avoir écrit ce livre « par jeu, sans imaginer être publié » et ne pas se considérer comme un auteur. Pourtant, le roman a été salué par la critique. Marié, père de deux enfants, Christophe Molmy dit mener une vie « stable », même si être patron de la BRI a inévitablement eu un impact sur sa vie personnelle. « Je suis toujours en surveillance. Je ne veux plus quitter Paris en cas d'attentat. Au cinéma avec mes deux enfants, je vérifie que le portable passe. Je suis de FIR une semaine sur deux, en alternance avec mon adjoint. Cela veut dire que je rentre chez moi le soir avec mon gilet pare-balles lourd et mon pistolet-mitrailleur. Bien sûr, ce n'est pas évident pour la famille. Je fais un métier violent, mais je l'ai choisi. » Comme pour mettre à distance cette violence quotidienne, il a mis comme sonnerie de son téléphone personnel *Love Is All*. ■

(\* Le prénom a été changé.)